

# TUNZA répond à vos QUESTIONS

## Ld sddesse dncestrole

Si tu as des questions sur l'environnement et le développement tu peux les poser aux spécialistes du PNUÉ en envoyant un e-mail à [cpinfo@unep.org](mailto:cpinfo@unep.org). Nous essayerons de te répondre dans les prochains numéros.

Pour ce numéro, Tunza a demandé à cinq membres de populations autochtones de répondre à vos questions. Nous remercions donc **Upaluk Poppel** (Inuit, Groenland), **Jennifer Koinante Kihoro** (Laikipiak Masaï, Kenya), **Niyara Gafarova** (Tartare de Crimée, Ukraine), **Francis Alfred** (Tolo, Iles Salomon) et **Ngwe Soe** (Karenni, Myanmar).

**Q :** On dit souvent que les autochtones savent mieux utiliser les ressources du monde avec modération. Comment est-ce possible alors que leur connaissance du monde est bien plus limitée ?  
Caroline Ang, Etats-Unis

**R :** Cette question est révélatrice d'un stéréotype concernant les peuples autochtones. Cela fait des siècles qu'ils luttent pacifiquement pour conserver leurs droits et leurs savoir-faire traditionnels. Quand ils ont perdu l'accès à leurs propres ressources, ils ont dû apprendre à survivre dans des environnements très hostiles en faisant preuve d'imagination pour utiliser au mieux ce qu'il leur restait. Cela n'a rien à voir avec une limitation de

leurs connaissances. C'est lié aux difficultés que nous rencontrons, en tant que populations autochtones, pour accéder à l'éducation, à l'informatique, etc., à cause des politiques discriminatoires qui nous excluent des écoles et des universités. En général, les peuples autochtones ne gaspillent pas les ressources dans la mesure où ils possèdent des liens spirituels et culturels très forts avec leur environnement.

**Q :** Les populations autochtones ont-elles des choses à nous apprendre ?  
Cristi Gerlach, Venezuela

**R :** Oui, beaucoup. Les autochtones possèdent des cultures très riches et très intéressantes, et la plupart des communautés continuent à parler leur langue et à préserver leurs dons de diseurs d'histoires, de musiciens et de danseurs traditionnels. Ils possèdent des connaissances

traditionnelles sur la manière de coexister avec la nature, la terre et les ressources, et savent chasser le gibier et cueillir des herbes médicinales pour traiter les infections et d'autres maladies. De plus, ils savent comment régler pacifiquement certains conflits et sont généralement de bons négociateurs.

**Q :** Que peut nous apprendre la médecine alternative pratiquée par les peuples autochtones ? Pourrait-elle nous aider à guérir nombre de nos maladies modernes ?  
João F. Scarpelini, Brésil

**R :** Oui, mais il est encore plus important de respecter les droits fonciers des peuples autochtones, sur les terres où ils cueillent les plantes médicinales, ainsi que leurs droits d'utilisation de ces plantes. Nous sommes à la merci de chercheurs qui pillent nos ressources génétiques et naturelles sans nous demander la permission. Convaincus de pouvoir trouver des remèdes en copiant la médecine autochtone, ils nous consultent

peu et partagent rarement avec nous les éventuels profits commerciaux liés à ces remèdes. Nous espérons que de nombreuses maladies modernes pourront être guéries grâce aux connaissances autochtones, mais pour ce faire, il faut améliorer la coopération et la communication avec les populations autochtones. Nos connaissances et nos ressources doivent être respectées et protégées.

**Q :** Est-il possible de préserver une culture ancestrale face à l'influence croissante de modèles culturels plus dominants comme les modèles américain ou occidental ? Existe-t-il une culture autochtone qui ait réussi à rester intacte ?  
Maria Sterniczuk, Canada

**R :** Il sera assez difficile de conserver nos identités autochtones ancestrales, mais certains d'entre nous possèdent encore leurs propres territoires traditionnels ou sont en passe de les récupérer. De plus, nous savons que nous appartenons à des groupes autochtones et cela

nous pousse à préserver notre culture et à pratiquer nos traditions. Comme toute autre culture, les cultures autochtones évoluent constamment, mais il nous semble que c'est à nous de décider de la direction et du calendrier de cette évolution.

**Q :** Comment la dégradation environnementale – déboisement, désertification, perte de biodiversité – a-t-elle affecté la capacité des peuples autochtones à vivre de la terre ?  
Irina Gavrilova, Roumanie

**R :** La dégradation environnementale traduit un manque de connaissance des modes de vie et de production des peuples autochtones. La terre et les ressources naturelles sont des sources vitales de connaissances qui représentent notre vie spirituelle et nous donnent l'espace nécessaire pour nos rites. Nous considérons la forêt comme faisant partie de notre mère Nature, et non comme un produit qui peut être vendu ou

surexploité au nom du « développement » et à des fins lucratives. Les écosystèmes sont en train de s'appauvrir rapidement et pourtant, c'est d'eux que dépend notre survie physique et culturelle. Pour nous, le droit à la vie est intrinsèquement lié à l'accès à nos ressources et à leur contrôle. Il faut que les projets de développement soient fondés sur les principes de l'autodétermination et de l'autogestion des peuples autochtones.

# les héros de l'environnement

Le **Prix Goldman de l'Environnement** est le prix mondial le plus important décerné aux héros de l'environnement qui se battent au niveau local. Il récompense ceux qui luttent en faveur de l'environnement et qui souvent paient un tribut personnel très lourd. Chaque année, la Fondation environnementale Goldman récompense six lauréats, qui se voient remettre une somme substantielle. Tous ceux dont l'histoire est contée ici ont reçu le Prix Goldman.

**Yosepha Alomang**, une dirigeante âgée appartenant à la tribu Amungme de l'Irian Jaya, en Indonésie, a été torturée pendant six semaines et emprisonnée sans boire ni manger dans une cellule, baignant dans l'eau et les excréments humains parce qu'elle s'était élevée contre les pratiques minières locales. Dans sa

région, qui est un des endroits de la terre les plus riches en biodiversité, l'exploitation minière a détruit la forêt tropicale, pollué les rivières et déplacé des communautés entières. Malgré les traitements subis, elle a continué à s'exprimer et a réussi à pousser le gouvernement à enquêter sur les pratiques minières.



**Harrison Ngau Laing**, un Dayak du Sarawak en Malaisie, était à l'origine des barrages érigés par sa tribu pour freiner l'exploitation de forêts dont le déboisement était plus rapide dans le Sarawak que nulle part ailleurs dans le monde. Harrison fut alors emprisonné et mis en résidence surveillée pendant près de deux ans. Lauréat d'un Prix Goldman de l'Environnement en 1990, il a utilisé les fonds reçus pour se présenter au Parlement malaisien. Il fut élu cette même année, battant le ministre adjoint aux Travaux publics. Il est aujourd'hui coordinateur de programme pour un centre de ressources juridiques, et il continue à lutter contre le déboisement et pour les droits de son peuple.

**Benito Kuwaru'wa** appartient au très traditionnel peuple U'wa qui vit en altitude dans les forêts brumeuses de Colombie. La tribu U'wa a très peu de contacts avec le monde extérieur. Elle considère que le pétrole est le sang de la terre, et que son extraction revient à tuer sa propre mère. En 1992, une grande société pétrolière essaya de forer sur le territoire U'wa. Benito Kuwaru'wa fit campagne contre cette exploitation, avec le soutien de 5 000 membres de sa tribu qui menaçaient de se suicider en masse si l'on procédait à la moindre extraction. En juillet 1997, il fut attaqué par des hommes armés et cagoulés, et laissé pour mort dans une rivière. Ayant survécu, il obtint une modeste victoire contre la société pétrolière.



**JoAnn Tall**, une Amérindienne appartenant à la tribu Oglala Lakota, vit dans une réserve située dans le comté le plus pauvre des Etats-Unis. Guidée par des rêves prémonitoires et des expériences spirituelles, elle devint activiste écologique, bien que mère de huit enfants et souffrant de polyarthrite chronique évolutive. Elle parvint à empêcher qu'un site d'essais nucléaires et une déchetterie avec incinérateur soient construits sur les terres des Amérindiens.

**Luis Macas**, quechua des hautes terres andines de l'Equateur, prit la tête d'une grève générale de plus d'un million d'autochtones de son pays, pour obtenir la reconnaissance des droits de son peuple. Suite à cette grève, le gouvernement octroya à 148 communautés autochtones les titres de propriété d'environ 1,25 million d'hectares de terres amazoniennes – le plus grand retour de terres de toute l'histoire de l'Amazonie. En 1996, il devint le premier autochtone à être élu au Congrès national équatorien.

**Eileen Kampakuta Brown** et **Eileen Wani Wingfield**, deux septuagénaires aborigènes australiennes, ont incité leur communauté à lutter contre un projet de construction d'un site national de déchets nucléaires sur leurs terres désertiques du Sud australien. Malgré des problèmes de santé, les deux femmes ont fait pression sans relâche, jusqu'à ce que le gouvernement australien abandonne son projet en 1994.